HEBDOMADAIRE: 15 fr. IIe année — Deuxième série: n° 13 MARDI 3 FEVRIER 1953

CONTRE COURANT

Ce qu'il faut dire

MORT SCIENTIFIQUEMENT

UN gosse de seize ans, Marius Renard, est mort mardi dernier à Necker. Toute la France s'est passionnée sur son cas et de l'étranger, même, nous parviennent les échos d'offres généreuses.

Sans refaire le récit complet des circonstances qui ont permis à la chirurgie de se hisser au premier plan de l'actualité — au point d'en éclipser les jongleries monétaires de M. René Mayer — il reste à dire beaucoup de choses sur les à-côtés médicaux et journalistiques de la question. S'étonner par exemple qu'à l'hôpital de Beauvais, où fut transporté le jeune charpentier victime de son travail, on ignore les radios et que ce ne soit que sept jours après, à l'hôpital de la rue de Sèvres, à Paris, qu'on s'aperçoive que le rein éclaté et enlevé était unique et qu'on soigne enfin utilement le malade le septième jour.

De toutes façons il n'y avait pas le choix; on ne peut vivre sans rein, la greffe devait être tentée. Est-ce les expériences, pratiquées sur des rats, et réussies en certaines conditions, qui ont influencé l'admirable mère de Marius Renard ? C'est probable. Une opérée récente, à laquelle on avait greffé le rein d'un supplicié, avait tenu dix-huit jours; la consanguinité directe favorisant une réussite elle donna l'un des siens pour sauver son fils.

Alors commence le drame hallucinant, que la presse a rapporté en dépassant souvent la mesure.

Jusqu'au 30e jour l'espoir pouvait s'admettre. A la rigueur. Le lendemain il n'était plus permis une opération confirmant l'échec de la greffe. Le rein ne fonctionnait plus et c'était la condamnation fatale, inéluctable, la mort dans d'horribles souffrances.

Pourquoi y avoir ajouté? Pourquoi ces perfusions intestinales? Pourquoi ce sang renouvelé qui allait se charger à nouveau, obligatoirement, d'urée?

Au nom de quoi? Pas de la science, bien sûr. Par soumission au préjugé qui condamne l'humaine euthanasie, sans doute. Car je ne vous fais pas l'injure, à vous les « grands patrons », d'avoir cru au miracle divin qui n'est qu'un attrape-dévôts.

Je sais bien, il y avait la presse, et votre défaite, aussi glorieuse soit-elle, arrêtait l'essor des manchettes qui attirent le chaland. Cette presse pendue à vos blouses, cette armée de reporters de seconde zone qui, pour gagner leur croûte, abusent un peu de l'hyperbole. Elle a déjà trouvé d'autres filons à exploiter.

Pourtant, reconnaissons-le, elle a marqué un point à l'occasion du cas Renard. Elle a soulevé d'émotion l'opinion publique. Cette opinion publique capable de tous les enthousiasmes comme de toutes les lâchetés et que l'on croyait en léthargie.

Qu'attendent nos gazettes pour orchestrer savamment de nouvelles campagnes, pour d'autres morts en sursis. Pour les vieux, par exemple, qui crèvent dignement de misère au siècle atomique, certains avec moins de cent francs de retraite par jour!

Voilà la chose à hurler, à claironner aux oreilles de ceux qui votent les milliards de crédits de guerre, sans se lasser, jusqu'à ce qu'ils entendent ou que l'opinion publique, — qui vient de se réveiller et ne demande qu'à s'assoupir de nouveau — se soulève de colère. Mais de cela la presse n'a cure.

CE N'EST PAS RENTABLE.

Louis LOUVET.

P. S. — *Notre marche est hérissée de difficultés techniques qui font que la correspondance du journal reste en souffrance. Excusez-nous pour les retards de toutes sortes nous ne nous étions jamais aperçu, Maille et moi, que les semaines filaient si vite.*

nos tendances

Attention aux, "entristes"

Le parti trotzkiste se meurt! Il se meurt de la concurrence stalinienne, du sectarisme, et de ce verbalisme révolutionnaire, de ce « bla-bla-bla » pseudo-ouvriériste qui exalte les jeunes jusqu'aux nuages, et les dégonfle impitoyablement quand ils reconnaissent le bluff. Mais les trotzkistes ont de la persévérance. Ayant reconnu que leur parti est tombé au point où il n'y a plus de chances de relèvement, ils ont décidé de le refaire.

Les militants connus, ceux dont les noms et les adresses traînent partout, resteront seuls au parti. Ils garderont les liaisons pour les cadres futurs et s'efforceront de tirer leur journal. Les autres entreront « en douce » au parti communiste, non pour le redresser ou le noyauter au sens habituel du mot, mais pour y chercher des sympathisants. Ils se présenteront donc comme des staliniens, en cachant ou en niant leur appartenance antérieure au parti trotzkiste. Ils désavoueront et combattront les trotzkistes, s'il le faut, et le parti les désavouera s'il est nécessaire. Il s'agit donc d'un camouflage intégral. Si le succès répond à leur attente, par leur travail et leur action staliniens ils se créeront de petits groupes de camarades. Ils les habitueront ensuite à penser de moins en moins stalinien et de plus en plus trotzkiste. Un jour enfin, au signal donné, ils quitteront le parti communiste en essayant d'entraîner leurs amis pour reconstituer leur parti.

En bons marxistes, les trotzkistes n'ont pas oublié le vocabulaire. Il fallait un beau nom pour désigner cela: On l'appela « l'entrisme dans le P. C. »

Le 9e Congrès de la IVe Internationale a rendu cette tactique exécutoire pour la France et l'Angleterre. Malheureusement, des trotzkistes ont eu la langue trop longue: la chose s'est ébruitée; des journaux ont publié des extraits de la fameuse résolution. De deux maux, il faut choisir le moindre! Puisque l'essentiel était connu, le Comité exécutif de l'Internationale, pour ôter à la résolution ce qu'elle pouvait avoir de clandestin et presque de honteux, a décidé de la publier intégralement.

Ça a fait un beau chahut dans le dernier carré, particulièrement en France. Les « camarades » Garnier et Martinet ont jeté feu et flamme: la nouvelle tactique était déjà assez difficile à appliquer; fallait-il encore avertir la bureaucratie stalinienne? Les « camarades » Albert, Blanchard et Fontanel ont eu toutes les peines du monde à faire approuver le secrétariat international (par 4 voix contre 3). Ces débats nous ont du moins appris quelque chose. L'entrisme dans le P. C., — déjà connu, — se double d'un « entrisme dans le parti socialiste », et même d'un « entrisme dans les organisations démocratiques ». Et sur ce dernier point, le Comité exécutif de la IVe Internationale a publié des extraits tronqués. Que nous cache-t-on encore?

En tout cas, nous ferons bien de nous méfier. L'entrisme dans le P. C. ne donnant guère de résultats; l'entrisme dans le P. S., moins encore, les trotzkistes pourraient bien se rabattre sur un entrisme dans nos groupes. Voilà pourquoi j'intitule cet article: attention aux entristes. Nous risquons d'avoir, dans les mois à venir de drôles d'adhérents. Ils viendront à nous en cachant leur appartenance trotzkiste. Ils se conduiront, au début, comme de bons anarchistes. Ils seront les plus ardents à coller les affiches, ou à vendre les journaux. Et ils n'auront d'autre but que de se faire quelques amis pour les entraîner ailleurs.

..... Ils sont tout de même bien gentils de nous avoir prévenus!

Paul LAPEYRE

LA SEMAINE PROCHAINE:

GEORGETTE RYNER

Nous apprenons qu'il vient de se former aux Pays-Bas un mouvement animé par des jeunes qui se proposent la diffusion des idées libertaires et pacifistes. Un Congrès tenu le 28 septembre dernier a été le point de départ de ce rassemblement des compagnons hollandais qui s'efforcent de faire surgir d'une fusion des tendances un mouvement cohérent.

Contre-courant a pris contact avec *Jean de Lange* qui assure le secrétariat et *H.-J. Smienk* qui anime l'organe de diffusion afin de donner sous peu à ses lecteurs toutes précisions utiles sur cette intéressante résurrection libertaire en Hollande.

CENTRE DE RECHERCHES PHILOSOCIALES

Séance du Mercredi 4 Février à 20 h. 45

aux Sociétés savantes, 28, rue Serpente (Métro: Saint-Michel-Odéon). Consulter en bas le tableau qui indique la salle.

L'ANARCHISME
avant et après les guerres mondiales

Sujet traité par

Charles-Auguste Bontemps

LA VOIX LIBERTAIRE DANS LE MONDE

L'Afrique du Sud en ébullition !

La situation en Afrique du Sud depuis les récentes émeutes est indiscutablement très tendue. Les « émeutes » — pour employer le terme passe-partout dont se servent les gouvernements et les journaux — ne se produisent que lorsque le mécontentement qui couvait sous la cendre se rallume çà et là et que des hommes et des femmes donnent libre cours, en pleine rue, à leur indignation. Le fait même que ces événements se produisent est une preuve que la tension s'est accrue, et cela n'arrive jamais sans raison. Le gouvernement sud-africain a traité ces soulèvements de la manière habituelle — par des matraquages de police. De tels procédés ne peuvent qu'accroître la tension déjà existante.

Quiconque a parlé avec des Sud-Africains de race blanche et appartenant à la classe moyenne n'a pu manquer d'observer que, sur la question de race, ils sont dominés par la peur. La minorité privilégiée a peur de l'écrasante majorité dépourvue de privilèges. Et cette peur est intensifiée par toute une exaltation de leur comportement inconscient (comportement observé partout où des blancs sont en contact avec des hommes de couleur et qui se résume en ceci : la crainte du viol) que les journaux ont attisée depuis des années. Dans une telle atmosphère il est impossible d'arriver à une discussion objective — et ceci s'applique à beaucoup de Sud-Africains d'esprit progressif. C'est l'origine de cette allégation, toujours prononcée sur un ton irrité, selon laquelle les gens de l'extérieur « ne peuvent pas comprendre nos problèmes ». Et cette peur, enfin, permet aux deux grands partis politiques de s'assurer l'approbation de leur programme de mesures raciales qui répugne totalement à l'opinion libérale.

Cette tension fondamentale due à la peur raciale sert de fond aux éléments récents qui n'ont fait que l'accentuer : campagne de non-coopération dirigée contre les lois du Dr Malan, lutte entre le Gouvernement et la Justice au sujet de la validité des modifications apportées au statut électoral des gens de couleur, discussion aux Nations Unies des problèmes raciaux tels qu'ils se posent en Afrique du Sud. A cela il faut ajouter l'effet produit par d'autres changements dans la politique africaine : dans la Côte de l'Or l'affaire Seretse Khama, l'irritante question de la Fédération d'Afrique Centrale et surtout, probablement, les récents événements du Kenya.

Violences policières

L'importance croissante prise par tous ces facteurs a amené les observateurs politiques en Afrique du Sud à envisager l'avenir avec appréhension. Il ne s'est manifesté aucun mouvement d'opinion favorable à une détente de la situation.

C'est à ce tableau que le Gouvernement vient d'ajouter quelques sinistres coups de pinceau bien à lui, sous forme de répression policière exceptionnellement brutale au cours des récentes émeutes. La police a été jugée sévèrement par un nombre considérable de résidents européens exactement comme elle a été unanimement condamnée par les Africains.

La presse a mentionné en gros titres que des Européens avaient été tués au cours de ces émeutes, mais Hugh Latimer, correspondant particulier de l'*Observer*, écrit : « Il reste un fait que l'on ne peut éluder : dans tous les cas où des Européens ont été assassinés, il y avait d'abord eu des Africains de tués par la police. »

A East London la police a tiré sur la foule. Le rapport officiel signale, en fait de morts, 2 Européens et 7 Africains, mais d'autres sources mentionnent que les Africains ont eu 80 tués et 100 blessés, et ajoutent que, selon certains renseignements, les Africains ont enterré leurs morts sous le sol de leurs cabanes. On affirme que la police a matraqué des foules qui se rassemblaient pour une réunion avant que celle-ci ait commencé ; sur quoi une bande de jeunes gens riposta par des pierres, et la police alors ouvrit le feu et continua de tirer, par intervalles, pendant huit heures.

Complicité gouvernementale

Le commando de Torch a condamné le « manque de discernement dont ses officiers de police semblent avoir fait preuve en ayant recours aux armes à feu », et le fait qu'ils n'aient pas utilisé d'abord des bombes lacrymogènes. Le journal « Rand Daily Mail » a fait remarquer que la police a acheté au gouvernement américain un équipement à utiliser en cas d'émeutes mais ne s'en est jamais servi. Ce genre d'équipement a été conçu pour éviter de faire des victimes dans la répression des désordres publics. Le fait s'est produit également à Kimberley et à Johannesburg.

On dit aussi, et ce qui vient d'être rapporté semblerait le confirmer, que la police ne se soucie pas d'éviter de faire des victimes ; qu'elle emploie des méthodes brutales parce qu'elle estime que la situation l'exige. « Quiconque, écrit Hugh Latimer, parle ici à un agent de police ordinaire ne peut douter qu'il ait une préférence personnelle pour de telles méthodes. La plupart du personnel de la police vient de cette catégorie d'Afrikanders qui ne peuvent voir un noir sans éprouver des démangeaisons de le culbuter hors de leur passage. »

Mais la police est également soutenue par le gouvernement. Mr. C. R. Swart, ministre de la Justice, a déclaré publiquement qu'il a donné « des instructions à la police pour qu'elle agisse, et qu'elle agisse avec la dernière rigueur. En tant que ministre de la Justice je lui donne mon appui. Les fauteurs de troubles doivent s'attendre à être sévèrement traités par la police ». Des Européens et, parmi eux, le maire de Kimberley, ont demandé que la Justice ouvre une enquête sur les émeutes ; ces demandes se sont heurtées à un refus.

Situation critique

Il apparaît donc comme certain que le Gouvernement du Dr Malan considère ces troubles comme l'occasion de montrer ce qu'il veut, et qu'il est prêt à pousser jusqu'au bout la répression. Il est significatif que le Dr Malan félicite le gouvernement britanique de la manière dont il a traité les troubles du Kenya. Mais les résultats d'une telle politique ne peuvent manquer d'être dangereux à l'extrême. Ils peuvent provoquer une conflagration générale en Afrique du Sud, conflagration qui s'étendrait au Continent Africain tout entier.

Un tel résultat n'aurait, à notre avis, que des effets tragiques. La tension qui existe en Afrique du Sud (et également au Kenya) est due à une question de races qui oppose Européens et Africains. Ce n'est pas surprenant, étant donné les prérogatives et les privilèges dont jouissent les Blancs, mais un conflit de races ne peut guère favoriser le progrès social. Vu la disproportion numérique entre les races qui sont en présence il ne fait aucun doute qu'une véritable conflagration mettrait les blancs en fâcheuse posture. L'attitude des Européens envers les Africains en général n'inspire que le mépris et l'horreur, mais cela ne signifie pas que s'ils étaient éliminés sur le plan politique (ou exterminés complètement, ce qui malheureusement pourrait arriver) les Africains en recueilleraient un réel profit.

Situation révolutionnaire ?

Une telle situation, si elle s'aggravait, n'en deviendrait pas pour cela révolutionnaire. La révolution sociale exige des aspirations de caractère idéaliste que ne suscitent nullement les haines de races et que les colères et le sang versé peuvent seulement mettre en danger. Il n'apparaît pas non plus que les aspirations véritables des Africains puissent dépasser une espèce de nationalisme qui, historiquement, s'est révélé incapable de produire des résultats révolutionnaires ou d'instaurer la justice sociale.

Il faut donc espérer que la situation actuelle se détendra. Elle aura démontré néanmoins que la doctrine du Dr Malan n'est pas le bon moyen pour obtenir des résultats convenables. Il se peut qu'elle ait agité la conscience des Européens et qu'elle ait ainsi préparé la voie. précisément, au triomphe de ces notions de justice sociale et de dignité humaine, ainsi qu'à des transformations économiques profondes, qui rendront possible la révolution sociale.

(De l'hebdomadaire *Freedom*, de Londres. Traduit de l'anglais par Mme Michaud.)

Noyauteurs et noyautage

Les « noyauteurs » sont nombreux, aussi nombreux que les resquilleurs, explciteurs et maîtres-chanteurs dont regorge la société, ce qui n'est pas peu dire. Cette catégorie de « saboteurs » est aujourd'hui fort répandue, surtout depuis ces dix dernières années. On les ramasse pour ainsi dire à la pelle. On les a vite reconnus, partout où ils exercent leur coupable industrie. Vous les rencontrez, sous différents déguisements, dans tous les millieux où ils sont parvenus à s'introduire, à la faveur des circonstances. Ils sont passés maîtres dans l'art d'intriguer et de se renier. On ne peut attendre d'eux que des palinodies.

Ce genre de personnages dont le but dans la vie est de semer la discorde et la zizanie partout où ils s'exhibent, plastronnent et opèrent pour le compte de qui les emploie, se recrutent généralement parmi ces indésirables que l'on appelle « agents provocateurs » — tout un programme avec une technique appropriée — ou simplement parmi ceux qui aspirent à exercer cette drôle de profession. Partout où des êtres s'assemblent, non pour bavarder, mais pour tâcher de faire du bon travail, vous trouvez le noyauteur aux aguets de ce qui se dit et de ce qui se fait. Il espionne à sa façon, interrogeant celui-ci ou celui-là, pour lui tirer les vers du nez. Il joue tous les doubles jeux, tantôt plat comme une punaise, tantôt menaçant et plein d'arrogance. Tel un mauvais microbe qui pénètre dans un corps sain pour le contaminer.

Le noyauteur est le ver qui se glisse dans un noyau — de là son nom — de braves gens, animés des meilleures intentions, réunis dans le but de faire besogne utile. Vous les voyez à l'œuvre — ne parlons point des partis politiques, lesquels ont leurs noyauteurs attitrés dans le clan adverse pour y régner en tentant de le diviser (que ces messieurs se chamaillent, peu nous chaut!) — dans les sociétés d'hommes indépendants, qui ne font point de politique et sont sincères. Que le milieu qu'ils fréquentent soit littéraire, artistique, scientifique, pacifiste et libertaire, les noyauteurs à gages prennent part aux discussions, essaient par tous les moyens de se donner de l'importance et d'occuper un emploi. Ils sont toujours d'un avis contraire à celui du voisin, non par conviction — ils n'en ont aucune — mais par parti pris, pour le plaisir de critiquer, de jeter leur venin au cours d'une discussion, de faire échouer un projet, de nuire à l'idée à laquelle des hommes éprouvés ont voué leur existence, tenté d'agir au sein d'un monde indifférent ou hostile, essayé d'y voir clair dans les ténèbres et de mettre fin à certains abus. Ils représentent l'opposition, une opposition systématique, uniquement dictée par l'intérêt, œuvre d'esprits agris, haineux, jaloux, uniquement soucieux de contrecarrer l'action — eux qui n'ont jamais rien fait — de ceux qui essaient de faire quelque chose. Ils injectent le virus politique où régnaient la concorde et la bonne entente, pareils à ces larves sans yeux qui désagrègent les bois les plus durs. Ils coupent des cheveux en quatre, passent constamment à côté du sujet, y mêlent des questions personnelles et s'arrogent le droit de juger la vie privée des gens et se mêlent de ce qui ne les regarde point. Tout leur est bon pour tomber l'adversaire. Ils s'arrangent toujours de façon que les réunions tournent mal, qu'il n'en sorte que du vent, que ceux qui y ont participé aient perdu leur temps et n'aient rien fait de sérieux. Tout est à recommencer, par la faute du « noyauteur » professionnel qui demande la parole pour empêcher les autres de parler — il tient souvent le crachoir pendant des heures — calomnier et insinuer le doute dans les esprits, jeter la suspicion sur ses interlocuteurs et nuire à leur réputation. Il fait des dupes, réussit à se faire écouter par des naïfs qui croient tout ce qu'on leur raconte. Il va chercher midi à quatorze heures, entravant tout effort qui pourrait avoir un résultat durable.

Le noyauteur ne se borne pas toujours à combattre une idée ou salir les hommes qui la représentent, il se mêle de la défendre, ce qui est de sa part un traquenard, une ruse de guerre qui lui permet de la combattre mieux en ayant l'air de la porter aux nues. C'est alors qu'il devient extrêmement dangereux, dissimulant sous de grands mots les pires trahisons, leur faisant dire le contraire de ce qu'ils signifient. Dans sa bouche le mot paix devient synonyme de guerre, celui de liberté d'esclavage, celui de fraternité de haine la plus basse. C'est partout l'équivoque et l'incompréhension. On n'y comprend plus rien. On nage dans l'absurde. Un confusionnisme sans nom règne dans les idées comme dans les sentiments. C'est la bouteille à l'encre, un ramassis de lieux communs et de sloganeries qui en imposent aux esprits faibles.

Parfois les noyauteurs ont recours à la violence, pour imposer leurs opinions. Procédé digne des policiers de la chaussette à clous et du passage à tabac. Ce sont aussi des sectaires et des fanatiques, qui se croient en possession de la vérité. Il faut les croire sur parole. Leurs dogmes sont intangibles. Imbus de leur fausse science, ils se gargarisent avec des formules. Ils se croient savants, cherchant à vous en fourrer plein la vue et à vous faire passer pour un ignorant ou un imbécile, leur mauvaise foi est flagrante, leur pédantisme insupportable et leur langage incohérent. Ils s'ingénient à rabaisser les autres, pensant par là s'élever eux-mêmes.

Méfions-nous des noyauteurs, individus sans scrupules qui tirent toujours leur épingle du jeu, aux dépens de qui les écoute. Ah! ils doivent bien rire dans leur for intérieur, lorsqu'ils ont réussi à disperser une assemblée, nuire à une idée, discréditer un adversaire!...

Que de noyautages ces dernières années nous ont convaincu de la malfaisance de ces semeurs de mensonges! Le journalisme, notamment, est devenu une entreprise de noyautage de l'art et de la vérité. Les noyauteurs de la paix sont légion (on n'en connaît point de la guerre!). Légion encore les noyauteurs du bonheur humain et de toutes les tentatives pour réconcilier entre eux les peuples, ainsi que les individus. C'est surtout dans les milieux dits avancés qu'on rencontre les noyauteurs. A nous d'avoir l'œil sur eux, et suffisamment de flair et de bon sens pour les dépister, afin de ne pas en être victime.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

LA CAMPAGNE D'ABONNEMENTS 1953

Seize cents listes ont été adressées à des compagnons susceptibles « d'essaimer ». Ne jetez pas la feuille aux oubliettes mais, au contraire, mettez-vous en campagne tout de suite pour trouver les nouveaux abonnés qui sont indispensables à la stabilité du journal, à une vie quiète pour *Contre-courant*. Envoyez-nous des « possibles », fouillez vos agendas et vos mémoires. Le camarade que vous croyez abonné n'est peut-être même pas inscrit sur nos listes. Appuyez notre travail dans votre sphère d'influence.

A MES AMIS
en communion d'idées

Je vais bientôt vous dire : Adieu,
Pourquoi des larmes dans les yeux?
Il faut que la vie se termine
Si je conserve bonne mine
C'est pour avoir un air gracieux.

Je vais bientôt vous dire : Adieu,
Philosophe ne soit pas sérieux
Et délaissant les gens moroses
Délectons-nous de belles choses
En nous moquant de tous les dieux
Avant que je vous dise : Adieu.

Je vais bientôt vous dire : Adieu,
O! vous qui remplacez les vieux
Engagés dans l'ardente lutte
Pour que la Société culbute
Et qu'enfin l'homme soit heureux
Avant que je vous dise : Adieu.

Je vais bientôt vous dire : Adieu,
Ayant vécu sans dieu ni maître
Je n'aurai pas besoin de prêtre
Pour venir me fermer les yeux
Je vais sous terre, non dans les cieux

Je vais bientôt vous dire : Adieu,
Avant que le genre vermineux
En s'ébattant sur ma charogne
Au cours d'une ultime besogne
Me retourne à l'état poudreux
Je veux avant vous dire : Adieu.

Aimé LEDIN.
(du groupe de St-Etienne,
mort récemment.)

MON AMI LEPETIT

J'ai connu Lepetit à une époque où l'on peut mesurer la véritable valeur de l'individu, en pleine guerre du « droit et de la liberté », à laquelle, en pacifiste convaincu et en révolutionnaire conscient, il refusa de participer, non en se cantonnant dans une neutralité sans danger, mais en s'engageant à fond dans toutes les campagnes pour la paix ce qui, en pleine guerre, a une autre valeur qu'en temps de paix.

Après sa sortie de Clairvaux, où nous venions de purger ensemble deux années de prison, je ne devais plus le revoir, puisqu'il avait disparu en revenant de Russie, pour ne pas dire assassiné par le gouvernement bolchevik d'alors. Il avait été, en effet, délégué en compagnie de Raymond Lefèvre et Marcel Vergeat, par certains syndicats et organisations révolutionnaires pour faire une enquête sur ce qui se passait au pays des Soviets; il est plus que probable qu'ils ne partageaient pas le point de vue des nouveaux augures qui se distribuaient les dépouilles du tzarisme; leur mort reste un mystère, qui n'a jamais été éclairci et ne le sera sans doute jamais; c'est un crime de plus à l'actif du prétendu communisme.

Lepetit était né aux environs de St-Nazaire, d'une famille ouvrière extrêmement misérable. A onze ans, il travaillait déjà aux Chantiers Navals de cette ville. Que de fois, dans ses moments d'abandon, il me raconta les stupides amusements de ses compagnons de travail, qu'il servait en qualité de mousse, dont un des jeux favoris était de lui faire attraper, au vol, des rivets ou des plaques brûlantes, qu'au début, il recevait sans défiance et qui lui occasionnaient de cruelles brûlures.

Puis, à treize ans, il subit une de ses plus fortes émotions. Elle joua un rôle décisif dans sa vie et le marqua profondément. En effet, il passa en simple police pour un délit, qu'il n'avait pas commis, et pour lequel il fut condamné, malgré ses dénégations mais, ce qui lui fit le plus de mal, c'est qu'il ne put empêcher sa mère de le croire coupable, tellement son sens de la justice, ou plutôt l'idée qu'elle s'en faisait, ne lui permettait pas de penser un seul instant, que son fils pouvait être innocent. Il me rappela souvent que cette injuste condamnation avait brisé en lui quelque chose de sacré, encore que la vie devait lui réserver d'autres expériences aussi pénibles.

Lorsque je fis la connaissance de Lepetit, celui-ci était déjà un vieux militant aguerri, malgré qu'il n'ait pas trente ans; il appartenait au syndicat des terrassiers, dont il était le meilleur porte-parole et le plus dévoué propagandiste; le secrétaire général de ce syndicat qui, pendant de longues années, fut à l'avant-garde du mouvement ouvrier, était notre vieux camarade Hubert.

Comme la plupart d'entre nous, Lepetit sortait de la primaire, qu'il quitta très tôt, puisqu'à onze ans il travaillait déjà; à l'âge où les enfants ne pensent qu'à s'amuser. Il s'était formé lui-même à l'école de la rude existence prolétarienne; grâce à une mémoire qui le servait, à des études personnelles assez poussées, il avait acquis une certaine culture, dont ses discours se ressentaient.

Il avait une voix très forte, prenante, qui captivait rapidement son auditoire; c'était, vraiment, le type du révolutionnaire de cette époque, où l'on mettait l'indépendance et l'esprit critique au-dessus des questions d'échelon de salaire. Ouvert à toutes les idées, il était tolérant sans jamais être neutre, désintéressé, énergique, loyal; il eût pu prétendre aux plus hauts postes dans le mouvement syndical s'il avait eu la moindre ambition mais, sa simplicité, sa modestie, sa franchise ne pouvaient lui permettre que de servir dans le rang, tout en tenant une place importante dans le syndicalisme de ce temps. Ses interventions dans les Congrès Confédéraux, où le déléguait la Fédération du Bâtiment, étaient très remarquées, malgré son jeune âge; il était de l'école de cet autre grand serviteur de la classe ouvrière: Merrheim, dont il était l'ami.

Plus de trente ans après notre séparation, je revois ses beaux yeux noirs, si doux, mais qui lançaient des flammes lorsqu'il était dans le feu d'une péroraison, qu'il fustigeait l'égoïsme des maîtres et des dirigeants, dénonçait l'immoralité des pouvoirs ou lorsqu'il adressait à ses camarades de travail de dures vérités, qui ne plaisaient pas toujours. C'était, comme je l'ai dit, un magnifique orateur.

Il est profondément regrettable que la mort l'ait pris si jeune, avant d'avoir pu donner toute sa mesure. Je ne pense pas qu'il eût fait de vieux os, car la guerre qu'il n'avait pas voulu faire, par conviction, l'avait durement frappé; la prison n'avait pas amélioré sa santé, malgré cela je ne pensais pas qu'il devait nous quitter si tôt. Il est mort sur la brèche, probablement parce qu'il avait vu la Russie soviétique telle qu'elle était, non comme on voulait nous la présenter, ce que les dirigeants bolcheviks ne pouvaient lui pardoner. C'est certainement pour ce motif qu'il a disparu mystérieusement; c'est du moins ce qu'on me laissa entendre au lendemain de sa disparition.

A. BARBE.

LES VEHICULES DU CRIME

Personne n'ignore que la grande presse, en ouvrant dans ses pages, à pleines colonnes, sous des titres alléchants, l'écho retentissant du crime, a inauguré, sous couleur d'information, la plus savante et la plus méthodique préparation de l'assassinat et qu'elle y fait, sur le terrain de l'érotisme, la culture intensive de la folie.

L'industrie du journal sait cueillir au passage les coups les plus déconcertants pour les offrir, sous d'attirantes manchettes, à la terreur admirative et aux palpitations violentes de la foule. Drames du besoin, du lucre, de l'envie, tous les fruits de la misère et des perversions qui détraquent la machine humaine sont la provende bénie des affairistes affublés du masque journalistique. Les marchands de papier sali ne se bornent pas du reste à grandir l'actualité criminelle. En marge d'une floraison scandaleuse de romans policiers — excroissance vénéneuse d'une littérature dégénérée — ils ont installé, à l'égout de leurs colonnes, les évacuations quotidiennes des *écriveurs* du feuilleton. Et les aventures fantastiques, où s'échevèle la commercialité des romanciers de bas-étage, lancent leurs prolongements dans les drames passionnels où s'entrechoquent toutes les sexualités faussées, les cerveaux et les sens égarés de vibrations décadentes, les conflits des couples nourris de l'esprit de propriété. Elles sont la curée morbide où s'alimentent les amours sanglantes, sauvages ou anormales de la névrose contemporaine...

Devant le regard neuf de l'enfance s'affirme, hallucinant, le meurtre ressuscité. L'évocation obstinée l'apeure et le bouleverse, mouvemente ses nuits de cauchemars rouges aux réveils de sueur froide. Education perfide et sournoise, qui grave dans le cerveau fragile des prédispositions redoutables, éveille ou amplifie les penchants singuliers, oriente vers les déviations ténébreuses les mentalités... La presse et ses complices de la plume préparent et conduisent au crime. Ils y excellent. Mais un agent mieux armé, plus vivant les seconde, met au point et anime les meilleurs récits, les plus parlantes gravures: le cinéma.

Il est la distraction suprême d'une époque passive, tombée de la guerre aux secousses du ring, au reflet de l'écran. Il opère, lui aussi, sous la protection des lois nationales et parmi la sérénité béate des familles.

Sur la foi des films aux épopées vicieuses, l'enfant croit que la vie offre aux aventureux — et surtout aux aventuriers — son Olympe finale. A l'âge où rien de réel ne vous arrête, où les obstacles ne sont que des apparences, où l'image s'incorpore spontanément au fait dans l'imagination maîtresse de l'esprit, les effets sont terribles de ces visions truquées aux couleurs véridiques. Les difficultés s'y résolvent avec une aisance séduisante et ne sont plus qu'un pittoresque complaisant sur les pas du voyageur invulnérable...

Cette jeunesse inexperte, le cinéma, par toutes ses péripéties similaires, met une sorte d'insistance sadique à la tirer des contingences, en balançant sous son regard le miroir de possibilités souveraines. De là à ce qu'elle brise les attaches encore frêles qui la retiennent au réel et se précipite dans l'abîme accueillant, il n'y a qu'un pas que l'imprévu fait franchir...

Des brutalités commises sur l'écran, des violences glorifiées dont il est le témoin, l'enfant reçoit comme un choc physique dont son cerveau retient l'empreinte.

Et dans la boue sanglante où tombent les jeunes aberrés, les chroniqueurs viennent tremper leur plume. Et le tirage rebondit, fructueux... Mais ruisselle l'exemple et, dans l'ombre des consciences, se lèvent, multipliés, d'autres destins tragiques...

Stephen MAC SAY

CONTRE - COURANT 34, rue des Bergers Paris-15e

Téléphone: Ségur 09-68

ANIMATEURS: Louis LOUVET et André MAILLE

MODALITES DES ABONNEMENTS
à la seconde série (janvier-juin 1953)

ABONNEMENT SIMPLE. — *France et Union française :* 300 fr. (24 numéros); 160 fr. (12 numéros). — *Extérieur :* 380 fr. (24 numéros) expédition groupée tous les 15 jours.

ABONNEMENT DE PROPAGANDE. — CINQ CENTS FRANCS, comprenant la réception des 24 numéros et un versement au fonds spécial de prospection, diffusion, propagande.

ABONNEMENT DE SOUTIEN. — MILLE FRANCS, comprenant la réception des 24 numéros, une aide pour le lancement de l'hebdomadaire et un versement au fonds spécial de prospection, diffusion, propagande.

ABONNEMENT D'ESSAI. — CENT FRANCS, envoi de huit numéros. (Ce genre d'abonnement est surtout destiné — à notre avis — à faciliter ceux de nos amis qui veulent intéresser à notre propagande des personnes susceptibles ensuite d'y adhérer elles-mêmes.)

ENVOI DES FONDS *nominalement* à Louis Louvet, 34, rue des Bergers, Paris (15e). Compte chèque postal 880-87 Paris, même adresse.

Trois mètres cinquante de tissu bénit

J'ai sous les yeux une coupure de « France-Soir » où figurent côte à côte deux dépêches datées l'une et l'autre du 2 décembre 1952, anniversaire d'Austerlitz et du coup d'Etat. L'une, postée de la cité du Vatican et transmise par l'agence Reuter, a été publiée dans tous les journaux; elle relate que le pape Pie XII a signé un décret aux termes duquel les cardinaux — il vient d'en être fabriqué vingt-quatre — porteront désormais une soutane dont la traîne n'aura que cinquante centimètres; une cape dont la traîne, actuellement longue de sept mètres, sera réduite de moitié, enfin une robe de laine et non plus de soie.

L'action du christianisme sur les âmes pour les amener à l'humilité commence-t-elle à porter ses fruits? Au bout de 1.900 ans, il n'est que temps. Encore quelques dizaines de siècles et les évêques s'habilleront peut-être comme tout le monde, abandonnant le péché d'orgueil qui pousse à se singulariser.

La seconde dépêche, qui vient de Bruxelles et émane des services de « France-Soir », nous apprend que le général Weygand n'a plus de pantalon garance, sa femme ayant donné le dernier à des religieuses afin qu'elles en fassent « une chasuble pour la première messe d'un jeune prêtre ».

Ce qui tendrait à laisser croire que les curés n'ont plus rien pour se vêtir et qu'il faut que les généraux leur viennent en aide en leur faisant cadeau des vieilles culottes conservées par eux dans la naphtaline depuis la bataille des Ardennes (celle de 1914). Avec les trois mètres cinquante que les cardinaux vont retrancher de leur traîne, il sera peut-être possible de confectionner quelques soutanes pour les jeunes abbés (voire des pantalons garance pour les vieux généraux, un prêté valant un rendu).

Mais en réduisant ainsi le costume d'apparat des cardinaux, le pape a fait bien peu... Ceux qu'indispose la pompe de l'Eglise n'en seront pas apaisés; il y avait mieux à faire. N'a-t-il pas récemment introduit un nouveau dogme, celui de l'Immaculée Conception, dans la tradition catholique, creusant par là un nouveau fossé entre catholiques et protestants, bien qu'il prétende sans cesse « prier pour une nouvelle unité chrétienne »?

C'est là — dans le dogme, dans la doctrine, dans l'intransigeance spirituelle — c'est là, au moins autant que dans les traînes des cardinaux, qu'il fallait tailler et retrancher.

Il fallait tailler dans les dogmes, en ôter, non pas trois mètres cinquante, mais une bonne centaine de kilos, alléger, aérer, rendre comestible l'indigeste et respirable le suffocant; ôter les niaiseries sur les bonnes mères, les sacrés-cœurs, les miracles, la trinité.

Il fallait retrancher dans la doctrine, et principalement dans la doctrine sociale; l'Eglise, qui veut s'occuper de tout, exige le célibat chez ses prêtres et... une nombreuse famille chez ses fidèles: là encore, qu'elle se débarrasse donc de trois mètres cinquante de ses prétentions, laisse chacun libre de se marier ou non, et reconnaisse, avec tous les gens réfléchis maintenant persuadés que la surpopulation est un fléau, la nécessité de limiter le nombre des naissances.

Il fallait élaguer la forêt des superstitions, faire des coupes sombres dans l'épais taillis des diableries et du culte; jeter bas le fatras de la théologie où, depuis près de deux mille ans, tant de lumières de la foi n'ont amoncelé que de l'obscurité, et dépensé un immense savoir sans désintégrer un seul atome de l'universelle ignorance.

Il fallait sacrifier, non trois mètres cinquante, mais des myriamètres, mais des années-lumière de contradiction comme celle qui consiste à servir à la fois le Christ et la patrie et à vouloir concilier le devoir militaire et l'amour de la paix: un infaillible représentant de Dieu peut dissoudre des contradictions de ce genre, contre lesquelles le commun des mortels ne sait pas se défendre.

Il fallait...

Mais il fallait faire tant de choses, tant retrancher, tant ôter, que l'Eglise ne serait plus l'Eglise si elle s'était laissé entraîner à oser toutes ces hardies innovations. Le pape s'est donc borné à diminuer de moitié l'espèce de queue qui suit la cape des cardinaux. Et déjà cette mesure a paru exagérément téméraire; les marchands de vêtements ecclésiastiques y discernent un véritable affadissement des mœurs les plus respectables et les plus sempiternelles.

Ne nous mêlons donc point de ce qui ne nous regarde pas, et continuons. Continuons à lutter contre les erreurs, les duperies, les leurres, exactement comme si nous étions convaincus que jamais le pape n'entreprendra de le faire à notre place. Convaincus, nous le sommes en effet. A chacun sa besogne, ne faisons pas celle du saint-père; il ne fera sûrement pas la nôtre.

Pierre-Valentin BERTHIER.

Les mères qui pleurent

Des pacifistes, eux-mêmes larmoyants, voudraient à toute force nous apitoyer sur la douleur des mères qui pleurent leurs fils morts à la guerre. Passant sous silence que c'est sur les récriminations et jérémiades de celles-ci que beaucoup de jeunes gens s'engagent dans les armées.

Les mères aiment peut-être leurs gars, mais trop souvent elles aiment encore mieux les sous. Et quand le gamin quitte l'école, s'il ne rapporte pas vite de l'argent au ménage, les mères très souvent n'ont qu'une idée : se débarrasser de lui au plus vite.

L'armée, le grand dépotoir pour les surplus civils, est toujours là pour le recevoir. On ne lui demande aucune qualification, en dehors de passer l'examen médical.

Cela me rappelle une conversation que j'ai surprise un jour entre deux bonnes femmes qui discutaient la guerre:

— C'est-y pas malheureux, geignait la première. Toute notre vie, moi et mon mari, nous nous sommes sacrifiés pour donner à nos deux garçons une éducation supérieure, et maintenant qu'ils sont bien casés, cette maudite guerre menace de nous les enlever.

— Et que font donc vos garçons, Madame? demanda la seconde commère.

Alors la première, se rengorgeant:

— Oh! mon aîné, dit-elle, il est sergent aviateur dans les bombardiers, et le petit, il a une bonne situation au ministère de la guerre.

Et puis, si les mères ont tant horreur de la guerre, ce sont elles qui ont encore le meilleur moyen de l'éviter. Montéhus, qui vient de mourir, l'avait chanté ce moyen-là. Du temps où il était possible, sans risquer les foudres de la loi, de parler du problème de population.

CYNICUS.

Si vous en avez les moyens souscrivez un abonnement de soutien

HONNI SOIT

La revue catholique du type « Constellation » qui s'intitule *Familial-Digest* en a de bien bonnes qui l'apparenterait plutôt au type « Frou-frou ». Jugez-en vous-même par ce court extrait tiré d'une de ses pages: « *...au village, où il n'y a queue ni pour la viande ni pour le lait, il y a une queue invisible: celle des prétendants à l'amour de Lucila.* » Invisible, bien sûr, donc non dangereuse. Tout de même, pour les oies blanches de notre confrère bien-pensant, « file d'attente » eût mieux convenu!

Que feront les libéraux ?

LES marxistes, qui posent l' « anarchisme intégral » comme réalisable — mais *par eux seuls*, et sous la forme d'une uniformité sociale absolue — ne reconnaissent pas de valeur à l'anarchiste ni à l'anarchisme. Le marxisme est moniste et non pluraliste; il n'admet pas de lutte interne des idées et des classes; il se présente comme la méthode, le chemin et la voie *uniques*: il détient le monopole de la vérité et ne reconnaît pas à l'erreur le droit de se manifester. Pour un marxiste, la « véritable » théorie anarchiste, est celle qui passe par la dictature du prolétariat, le socialisme d'Etat et le communisme; on ne parvient à la liberté totale que par l'intégration totale à une société totalitaire: tout le reste n'est qu'une contrefaçon criminelle et antihistorique qu'il importe de châtier et de détruire dans sa racine.

Je n'entends pas dire que l'anarchiste ait toujours à se louer de ses rapports avec le libéral et qu'il n'ait jamais, pour se faire respecter, besoin de recourir à des méthodes de résistance plus tragiques que le simple dialogue, mais on ne peut nier que, dans le monde, il n'y ait une espèce d'alliance naturelle entre l'ultra-libéralisme anarchiste et l'infra-anarchisme libéral — tandis que la conception de l'anarchisme comme un ultra-marxisme, et du marxisme comme un anarchisme patient, repose sur une fraude ou un malentendu.

Les libéraux ont en somme pour critère: l'*individuation*, et les totalitaires de tout poil: l'*étatisation*. Les marxistes se sont inclinés docilement devant le nazisme comme devant une étape de l'étatisation de l'Allemagne — et, *vice versa*, les occupants nazis en Russie ont respecté la structure « étatisée » établie par les bolcheviks, se contentant de modifier un petit détail dans l'emblème figurant sur les drapeaux. Le remplacement l'un par l'autre du fascisme par le communisme ou du communisme par le fascisme s'est révélé tellement facile, qu'on peut considérer les structures comme analogues, et le personnel comme interchangeable (parfois le personnel aussi reste le même, et seule, change la couleur des uniformes). Il a fallu un énorme effort à Franco et à ses alliés pour asservir l'Espagne libérale-libertaire, celle de Companys et de Durruti: et encore n'a-t-elle été vaincue qu'à travers l'épisode marxiste-communiste de la dictature Negrin. Accroître la somme d'*individuation* qui existe dans un pays, une société et une culture, c'est en même temps les rendre résistants et même inattaquables, à cette étatisation — dont la loi martiale, la guerre totale, le césaro-papisme, le règne universel de la police sont les étapes les plus connues.

Contre le totalitarisme quel qu'il soit (nazi, stalinien, franquiste ou titiste), le libéralisme et le libertarisme ont le même recours: fomenter l'individuation. Mais sur le plan défensif, le libéralisme est prêt à céder beaucoup de terrain, c'est-à-dire qu'il est prêt à recourir à une *étatisation provisoire* pour mieux défendre politiquement, militairement et économiquement le régime libéral. L'anarchiste s'oppose à ces compromis, qui à la limite, transformeraient le régime libéral en état totalitaire. Il fait contrepoids aux tendances totalitaires au sein du régime libéral.

Les gouvernants occidentaux sont-ils disposés à permettre aux anarchistes et anarcho-syndicalistes la mise en application du slogan « Contre Staline, sans être pour Ridgway », ou plus exactement « Contre Staline, sans se soumettre aux *ordres* des gouvernements qui combattent Staline, et *sans interrompre la critique libertaire à leur égard* »? Sont-ils disposés à reconnaître, dans l'éthique anarchiste et dans son influence diffuse, une des forces impondérables qui protègent un pays contre l'action conjuguée du totalitarisme intérieur et extérieur lui apportant une garantie de la liberté générale après tout plus profonde et durable que ne sont les divisions blindées et les stocks atomiques? Les démocrates libéraux laisseront-ils aux anarchistes, extrême avant-garde dans la lutte antiautoritaire, le choix de leur terrain, de leurs méthodes et de leurs armes? Ou bien aboliront-ils (dans les faits, sinon dans les intentions et les textes) la distance qui les sépare de leurs adversaires, en supprimant, emprisonnant et baîllonnant les anarchistes?

André PRUNIER.

SAMEDI 14 MARS A 20 H. 45 PRECISES

Grande Salle des Sociétés Savantes
8, rue Danton (métro: St-Michel-Odéon)

SOIRÉE EN CAMARADERIE

organisée au bénéfice de CONTRE-COURANT

(Chant, music-hall, cabaret, danse, poésie)

PARTICIPATION AUX FRAIS: 150 FR.

OU l'on discute l'on se voit

PERMANENCE. — Les animateurs de *Contre-courant* tiennent une permanence les mardis, jeudis et samedis de 15 h. à 18 h., 11, rue de Sévigné (boutique rose), Paris-4e (métro : Saint-Paul ou Chemin-Vert).

GROUPES AUTONOMES

GROUPE ANARCHISTE PARIS-XIIIe. — Deux fois par mois, le jeudi, à 20 h. 45. Tous les mois conférence-débat ouverte aux sympathisants. Pour renseignements, adhésions, réception de convocations écrire à *Guy Juré*, Café de l'Aquarium, 150, avenue d'Italie, Paris.

BOULOGNE-BILLANCOURT. — Cercle La Boétie. Réunion des membres le vendredi 6 février, à 20 h. 45, au local habituel. Les sujets d'actualité seront plus particulièrement étudiés.

LE MANS : Groupe Anarchiste : tous les 1er vendredi du mois à 21 h., salle 18, Maison Sociale, Place Stalingrad. Le Mans.

Bibliothèque - Service de librairie : Marc Pasnon, 17, rue de Flore, Le Mans. Tél. : 30-97

S.I.A. (Section du Mans : correspondance à Raymond Chopin, Secrétaire, 125, rue Voltaire, Le Mans. Les fonds doivent être adressés à Jean Rouleau, Trésorier, 33, rue Paul-Ligneul, Le Mans

GROUPE (F.A.)

GROUPE LOUISE-MICHEL. — Tous les vendredis à 20 h. 45, 7, rue de Trétaigne (métro: Joffrin).

MARSEILLE. — *Groupe anarchiste*: Tous les lundis à 18 h. 45, 12, rue Pavillon (2e étage). Correspondance à *André*, même adresse, sans autre mention.

AMIS DE SEBASTIEN FAURE

La réunion qui devait avoir lieu courant février est reportée au mois de mars. Les convocations seront adressées comme d'habitude. Le groupe cherche tomes I et II de l'*Encyclopédie Anarchiste*. Faire offre à *Pierre Lentente*, 55, rue Pixérécourt, Paris-20e. Les camarades en retard de leurs cotisations doivent les adresser à *Louis Chauvet*, 14, rue Rottembourg, Paris-12e. Chèque postal : 1307-88 Paris.

Imprimerie spéciale de *Contre-courant*
34, rue des Bergers, Paris-15e
Le gérant: HAINER.